PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS ..	$9.00	$4.50	$2.25	$0.75
POUR L'ETRANGER.....	$12.15	$6.10	$3.05	$1.05

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 13 NOVEMBRE 1912 — 86ème Année

A L'INSTITUT DE FRANCE

La Séance Publique des Cinq Académies.

Chronique parisienne :

Ce fut récemment fête sous la Coupole, fête solennelle et brillante que n'oublieront pas les amateurs d'éloquence. Tour à tour un célèbre historien, un grand peintre, un érudit, un géologue et un géographe éminents prirent la parole, émurent les cœurs ou ravirent les imaginations en évoquant des figures que nous avons connues, ou des fantômes du passé, ou des sites lointains faits pour la poésie.

Cette année c'est à l'Académie française que revenait l'honneur de présider la séance publique en la personne de son directeur actuel, M. Frédéric Masson, assisté de MM. Coutan et Thureau-Dangin.—Les moindres détails d'une aussi illustre assemblée ne peuvent passer inaperçus. On ne manqua pas de remarquer que M. F. Masson portait pour toute décoration le ruban noir et vert et la médaille de bronze de 1870, sans être surpris que l'historiographe de Napoléon Ier, l'admirateur passionné de la glorieuse épopée française veuille montrer tout le prix qu'il attache à avoir compté parmi les défenseurs de la patrie malheureuse, et que nul honneur ne lui est plus précieux que ce souvenir.—On remarqua encore, avec frivolité, qu'outre les lecteurs, trois académiciens avaient revêtu le frac vert: MM. de Foville, Georges Perrot et Henry Roujon, assis au banc des secrétaires perpétuels. On remarqua aussi, avec le plus vif intérêt, que M. Lépine était là, et l'on observa que pour la première fois en public le préfet de police assistait à la séance dans l'hémicycle réservé aux académiciens: aussi bien faut-il se souvenir que cette séance publique était la première depuis qu'a été élu M. Lépine à l'Académie des sciences morales et politiques.—Quand on eut bien regardé les gradins où avaient pris place les immortels, on inspecta du regard les tribunes, et alors l'on remarqua dans l'une d'elles l'auteur de "Louise," le brillant candidat de demain, M. Gustave Charpentier.

Ce serait bien mal connaître M. Frédéric Masson que de supposer qu'il présiderait une séance de l'Institut, qu'il parlerait à l'Institut de ses membres défunts sans prononcer ces mots qui lui sont chers: "le Premier Consul," sans évoquer cette ombre immense, sans rappeler tout ce que les académiciens doivent à l'ancien confrère, le général Bonaparte. M. Frédéric Masson ne pouvait pas manquer à ce qui est pour lui une sorte d'obligation intellectuelle et morale, et il ne l'a pas manqué. Ce fut pour le vigoureux talent l'occasion de quelques larges images qui fusent autant de formules heureuses:

"...Et depuis cent dix ans, vers les mêmes buts, du même pas, sous le même costume, avec la même solde, que vous n'admettez point qu'on augmente—car si vous êtes riches, c'est pour les autres, et il ne reste rien à vos doigts de l'or qui passe par vos mains; depuis cent dix ans, jaloux et fier de conserver les mêmes lois équitables qu'il a reçues et qu'il s'est données, le bataillon est en marche. Autour de lui, voltige sans cesse, multipliant ses attaques, paraissant sur tous les points ensemble et s'efforçant à faire brèche, la Mort infatigable et pâle. Tantôt elle se rue sur l'un de nous d'un brusque saut et le terrasse; tantôt elle ouvre une plaie qu'elle prend joie à élargir et elle prolonge le supplice; mais si elle décime le bataillon, elle ne l'arrête point. En marchant, il se recrute, il se renforce, il appelle, parmi la foule qui le suit, ceux qu'il tient dignes de participer à son labeur...

"...La troupe ne s'arrêtera point: elle a sa besogne à faire et son étape à fournir. Elle serrera les rangs et pressera le pas. Un jour seulement dans l'année, le 25 octobre, le 3 brumaire, à la date annivesaire de son institution première, elle fait halte pour quelques minutes: elle entend nommer ceux qui, durant les douze mois écoulés, ont été rayés des contrôles d'appel: selon l'expression de la liturgie, elle commémore les défunts..."

Cette année la "liste funèbre" a été singulièrement longue et chargée. Dix-huit membres de l'Institut sont morts depuis un an. Que de pertes cruelles! A chacun des disparus M. Frédéric Masson rend hommage, et il dit les mots qu'il fallait dire sur les Jules Lefebvre, les Massenet, les Henri Poincaré, les Fouillée dont la France porte le deuil.

C'est sur une note de vaillance, sur un viril conseil que finit le discours du directeur de l'Académie française. Travaillons, dit-il en substance à ses confrères, reprenons nos tâches en loyaux ouvriers qui veulent aimer et servir la vérité.

Comme pour répondre à ce vibrant appel, successivement MM. Charles Diehl, Albert Besnard, A. Lacroix, Vidal de La Blache lurent des notices où, sous la forme la plus heureuse, s'exprimèrent leurs personnalités si diverses.

M. Charles Diehl, qui nous rend Byzance familière et le moyen âge proche avec autant de goût que d'érudition, et le tact spirituel du vrai critique, nous a fait faire la connaissance de Cecaumenos, "un précurseur de La Rochefoucauld," un La Rochefoucauld byzantin du onzième siècle grand seigneur féodal qui dans la longue fréquentation des hommes—et des femmes— que lui avait imposée son double état de soldat et de courtisan avait eu tout loisir de devenir misanthrope et misogyne. Ce Cecaumenos a rédigé à l'usage de ses enfants un petit recueil de pensées, ou plus exactement de conseils, qu'il est singulièrement savoureux de feuilleter—avec M. Charles Diehl— au vingtième siècle. Il y exprime sa conception de la vie: c'est celle d'un méfiant et d'un désabusé, assez amer, mais qui ne manque ni de finesse psychologique ni de bon sens.

Avec M. Lacroix nous allons bien loin de la Byzance féodale—dans la moderne Madagascar, à la recherche des pierres précieuses dont est riche le "pays des beryls." M. Lacroix ne se contente pas d'être un savant remarquablemnet renseigné, un explorateur patient, et qui a le flair professionnel,—mais il est aussi un touriste qui sait voir et bien voir, et un écrivain qui sait bien conter. En parlant des pierres précieuses, il a su être à la fois pittoresque et précis, technique et vivant; en parlant des moyens de transport dont il a dû user, il a su montrer un humour du meilleur aloi.

Qui ne sait que M. Albert Besnard est un écrivain de talent, et que lorsqu'il quitte un instant ses prestigieux pinceaux, il est assuré de trouver une plume presque aussi colorée qu'eux? Dans un grand quotidien, en ces derniers mois, M. Albert Besnard a donné des notes de voyages qui étaient autant de tableaux où se reconnaissait la main d'un maître. C'est à la veine, originale, vivace, neuve, qu'appartient la notice lue, et qui est consacrée à Pondichéry. Quelques mots, quelques phrases— j'allais dire quelques traits et quelques "taches"—suffisent au grand artiste pour nous communiquer sa vision d'un paysage, d'une ville, d'une femme:

"Pondichéry est une ruine, mais une ruine blonde possédée de soleil.

"Plus et moins que ruinée, elle a l'air usée. Les rares indigènes qui longent ses trottoirs, foulant aux pieds les lambeaux de leur ombre portée, côtoient des murs, des portes aux arêtes amollies par le temps et les innombrables couches de peintures jaunes et blanches..."

C'est toute la notice de M. Besnard qu'il faudrait citer, ses impressions de promeneur dans les rues de Pondichéry, les pages ardentes qu'il consacre à la mémoire de Lally-Tollendal, de Dupleix, de Bussy, "le plus grand des trois." Ah! avec quel art consommé il jette un croquis sur le papier:

"Il y a aussi des parias à Pondichéry. On les devine à leur peau grise et terne. Tout en eux est misérable. Leur mine, est si humble, leur salut si courbé, ils savent si bien s'effacer qu'ils semblent, comme les fantômes, sur le point de disparaître. C'est à eux que sont confiées les besognes furtives ou rebutantes. Fréquemment borgnes ou estropiés d'un doigt, ils font peine à voir. Nos mendiants vêtus nous font plus d'honneur."

Mais M. Besnard excelle surtout à rendre chaque chose de cette "féerie véridique" que l'Inde a été pour lui. Le voici à Vilnour devant la porte du sanctuaire, convié par le gouverneur général au plaisir de contempler la grande bayadère du temple, la belle Krishna:

"Le gouverneur et sa cour pourquoi pas? vêtu de blanc et coiffé d'un casque colonial, qui diffère de celui des Anglais en ce qu'il est plus laid, s'asseoient sur un côté, et je prends place en face d'eux. A notre suite, sont entrés tous les habitants de Vilnour sans doute, car la muraille d'épaules, de jambes au-dessus desquelles ondoient des têtes aux yeux de curiosité me paraît bien épaisse. Là encore, nichés tout contre les genoux du père, je vois d'adorables enfants nus et soyeux comme des beaux fruits que l'on vient de cueillir. Des petites filles, déjà fort bijoutées, aux chignons ornés de fleurs jaunes, font tout ce qu'elles peuvent pour se faire admirer...

"...Je regarde le gouverneur. Avec sa figure fine, et blonde, il a l'air d'un roi en ivoire trônant au milieu d'un peuple d'ébène.

"Il est entendu qu'aux Indes une femme de vingt-cinq ans est vieille: cependant Krishna, est une jolie fille, dont les connaisseurs, il est vrai, déplorent la trop grande maturité, mais dont les vingt et un ans ne justifient en aucune façon l'épithète de trop âgée; elle est un peu grasse, voilà tout. C'est un premier sujet, on le devinerait à sa tenue pleine d'assurance. Elle pourrait venir d'Espagne, de Montmartre ou d'ailleurs, mais son profil avancé, son crâne peu élevé et rejeté en arrière la font Hindoue. De ses beaux yeux très fendus et que borde une forte ligne noire, elle semble dénombrer la foule, et je suis persuadé qu'en elle-même elle nous raille. C'est la vraie danseuse sacrée à laquelle ne saurait prétendre aucun sahib étranger. Krishna est une femme cossue, qui gagne beaucoup d'argent; ses bijoux, très beaux, sont pourtant discrets, à la française, comme aussi les teintes rose pâle et bleu pâle de ses pantalons, et de son pagne qui s'étale au-dessous de son ventre en queue de paon. Je l'eusse voulue plus brutalement Indienne. Il me semble qu'elle ne s'est pas assez "habillée" pour nous. Impatiemment, elle attend le moment de se produire..."

Dans toute la littérature orientaliste, qui a fleuri en France depuis la fin du dix-huitième siècle et s'est épanouie depuis le romantisme, trouverait-on beaucoup de morceaux plus expressifs, de pages aussi colorées en même temps qu'aussi vraies? Je ne le crois pas, mais je crois que si le bon Gautier avait lu cela, il aurait clamé bien haut son enthousiasme et son admiration pour l'auteur.

M. Albert Besnard, comme M. A. Lacroix, nous avait parlé de la France lointaine, c'est en quelque sorte aussi de cette France-là dont nous entretint M. Vidal de La Blache, puisqu'il nous conta "une journée au lac Champlain." Émouvante visite à des rivages où demeure le souvenir du grand Français que fut Montcalm et à ceux où un monument vient de célébrer la mémoire du grand Français que fut Champlain!

"En une journée, dit M. Vidal de La Blache, nous avions parcouru plusieurs siècles d'histoire..." En quelques heures, son auditoire suivit à son récit la même route, comme grâce à ses illustres confrères il venait de parcourir à travers l'espace et le temps un magnifique et rapide voyage.

Belle journée que celle où des Français de grand talent et de grand cœur ont pu réveiller dans nos âmes de si belles émotions, en nous parlant des hommes de chez nous et des terres qui ont été ou qui sont encore un morceau de la patrie.

Le secret professionnel des médecins.

Un intéressant arrêt vient d'être rendu par la cour d'appel de Douai.

Dans un procès en violation de secret professionel des médecins, à la requête de Mme veuve Clabecq, des poursuites étaient engagées dernièrement devant le tribunal correctionnel de Lille contre les docteurs Verstraete, médecin attaché à une compagnie d'assurances, et Pierret, chef de clinique à l'hôpital de la Charité, à Lille, pour violation de secret professionnel.

Lorsque M. Clabecq, blessé du travail, était en traitement à l'hôpital de la Charité, à Lille, il avait reçu la visite du docteur Verstraete, qui s'était fait communiquer par le docteur Pierret le résultat de l'analyse du sang du blessé. Cette communication avait permis au docteur Verstraete d'établir un certificat qui avait servi, plus tard, à la compagnie d'assurances pour obtenir du tribunal civil le rejet des demandes formulées par Mme veuve Clabecq. C'est pourquoi cette dernière avait requis des poursuites contre les docteurs Verstraete et Pierret.

La question était de savoir si les médecins pouvaient, sans autorisation, examiner des blessés du travail et extirper des confidences pour les exploiter contre eux. En ce qui concernait le second, si des médecins traitants pouvaient, sans autorisation des blessés, divulguer les résultats de leurs observations.

Les docteurs Verstraete et Pierret avaient été acquittés par le tribunal de 1re instance. Sur appel de Mme Clabecq, la cour de Douai a confirmé le jugement de Lille: "Attendu dit-elle que les premiers juges ont commis une erreur juridique et sont allés trop loin en proclamant dans un des motifs du jugement frappé d'appel, que " le régime institué par la loi du 9 avril 1898 est exclusif du secret médical, comme matière d'accident du travail, ce secret n'existe pas." Attendu qu'il est vrai de dire qu'en cette matière les médecins demeurent tenus au secret professionnel; mais, cependant, qu'ils en sont délivrés, tant aux regards des tribunaux que des parties en cause, relativement aux questions litigieuses, ressortissant des accidents du travail, et dans la limite de ce qui intéresse la solution de ces questions. Attendu qu'il n'est pas établi que les docteurs Verstraete et Pierret aient dépassé cette limite dans les certificats par eux communiqués à la compagnie d'assurances et produits devant le tribunal civil de Lille appelé à statuer sur le litige engagé entre la veuve Claecq et la dite compagnie, confirme le jugement frappé d'appel.

Mme veuve Clabecq s'est pourvue en cassation contre cet arrêt.

DEPECHES ETRANGERES.

ESPAGNE

Assassinat du premier ministre d'Espagne.

Suicide de l'assassin.

Madrid, 12 novembre—M. Jose Canalejas, premier ministre d'Espagne, a été assassiné ce matin en se rendant à une séance au ministère de l'intérieur.

L'agresseur, un nommé Manuel Martin, âgé de 28 ans, originaire de "El Grado", Province d'Huesca, tira sur M. Canalejas quatre coups de revolver au moment où il entrait au ministère. La victime tomba foudroyée, atteinte de deux balles derrière l'oreille droite, et l'assassin eut le temps de se faire justice avec son arme avant d'être arrêté.

Ce double drame se déroula ce matin, à 11 heures 30, à proximité du palais de l'intérieur, en face d'une librairie de la Puerta Del Sol.

Senor Jose Canalejas y Mendes avait été appelé, en février 1910, à former le nouveau cabinet espagnol et succéda comme chef du parti monarchique démocratique au parti libéral mené par Senor Moret y Prendergast. Senor Canalejas prit une part très active à la campagne anticléricale d'Espagne en 1900, ce qui dès lors lui valut une distinction marquée parmi les politiciens. Il étudia, dès sa jeunesse, [illegible] voué à la carrière politique. Ses nombreux discours lui attirèrent bientôt l'estime publique. Dès l'âge de 25 ans il entra au parlement comme membre du parti libéral avancé. Elu ministre de l'agriculture en 1902, il voua ses efforts à l'amélioration de la vie ouvrière. Lorsqu'en 1910 le roi Alphonse le chargea de former un nouveau ministère la population espagnole fut saisie de surprise par le fait que jamais, dans l'histoire de l'Espagne, ces hautes fonctions n'avaient été confiées à un membre du parti radical avancé.

La question du Maroc et les négociations à ce sujet entre l'Espagne et la France, récemment traitées et signées par Senor Canalejas, lui valurent un autre bon point.

BALKANS

Craintes apaisées.

Londres, 12 novembre-Le danger d'un massacre à Constantinople et du pillage de cette ville paraît avoir diminué. Aucun des correspondants des journaux de Londres n'y font allusion dans leurs dépêches de mardi matin.

Il est possible que l'épidémie de choléra y cause de plus grandes appréhensions, bien que l'on ne sache pas à quels excès les soldats pourraient se porter si l'armée entrait dans la capitale.

Le correspondant du "Daily News" dit qu'il y a un quart de million de gens qui meurent de faim en dehors des murs de la ville, qui ne tardera pas à être entourée d'une horde affamée atteinte de la peste. Maintenant même le peuple se bat avec les soldats pour quelques poignées de grains. On emploie tous les moyens pour transporter les réfugiés à Anatolie, afin d'éviter une horrible catastrophe.

Des descriptions des conditions qui règnent à Tchatalja diffèrent entièrement. Le correspondant du "Daily News' dit que les troupes envoyées là sont excellentes. Chaque yard des défenses a été protégé par des fils de fer à pointes.

Les officiers allemands, d'un autre côté, rapportent que les troupes affamées désertent et que les hommes meurent de faim dans les tranchées.

Le correspondant du "Telegraph" a annoncé dans une dépêche dimanche que le mouvement en avant des Bulgares avait commencé et que Nazim Pacha, le commandant en chef turc, avait notifié son gouvernement qu'il ne pouvait offrir aucune résistance sérieuse. Les fugitifs qui se rendaient à Constantinople furent arrêtés par des baïonnettes. De nouvelles troupes de la capitale n'avaient rien fait pour rétablir l'ordre.

Le Dr Daneff agit comme médiateur.

Paris, 12 novembre—Le correspondant du "Gaulois" à Budapest apprend que le Dr Daneff, dans une interview avec l'empereur et le ministre des affaires étrangères austro-hongrois, a suggéré un mode de solution qui a paru complètement satisfaire le gouvernement autrichien, et dont la base serait l'autonomie de l'Albanie, que le Dr Daneff s'est engagé à induire la Serbie à accepter à la condition que l'Autriche modifie son opposition à l'accès de l'Adriatique par la Serbie.

L'homme d'Etat bulgare fit en même temps ressortir les avantages économiques que l'Autriche obtiendrait des alliés balkans. Il est donné à entendre que le Dr Daneff a été fortement appuyé par l'empereur François-Joseph dans ses efforts pour éviter un conflit, et qu'il est même parvenu à convertir à sa cause l'archi-duc Fanz Ferdinand.

D'après des informations [illegible] par l'"Echo de Constantinople," les états balkans, acceptant en principe la médiation des puissances, leur demandant quelles concessions ferait la Turquie pour arriver à mettre un terme aux hostilités. Les puissances ont déjà, paraît-il, formulé à la Turquie le désir des états des Balkans, mais la principale difficulté vient de l'attitude de l'Autriche.

A l'appui de cela, le correspondant du "Petit Parisien" à Budapest dit que le Dr Daneff a fait savoir au ministre des affaires étrangères autrichien que les Bulgares arrêteraient immédiatement leur marche sur Constantinople, pourvu que la Turquie n'essayât pas de profiter d'un armistice pour fortifier sa position à Tchatalja, ou faire venir des renforts d'Anatolie.

Une dépêche de Constantinople au "Matin" est ainsi conçue:

"Le départ subit et secret de l'attaché militaire allemand de Tchatalja a soulevé les protestations les plus énergiques des autres attachés militaires, qui ont décidé de demander à leurs ambassadeurs de faire des représentations à la Porte en lui faisant observer que c'était là une infraction à l'étiquette diplomatique. Le bruit court aussi que l'ambassadeur allemand, lui-même, a fait une petite excursion pour inspecter les alentours de Tchatalja."

Dépêches Américaines

La Russie protègera les intérêts des Etats Unis en Turquie.

Washington, 12 novembre—La Russie a officiellement informé les Etats-Unis mardi qu'elle veillerait à ses intérêts dans les eaux turques et à ceux des citoyens des Etats-Unis en Turquie.

L'information a été transmise au Département d'Etat par l'ambassade russe ici aussitôt que l'instruction lui en a été donnée du Ministère des Affaires Etrangères à St-Pétersbourg.

Les missions et collèges ne sont pas en danger.

New York, 12 novembre—Cleveland H. Dodge, de cette ville, a reçu mardi le cablegramme suivant du Collège Robert à Constantinople:

"Constantinople, -- novembre— Tout va bien aux missions et collèges de Constantinople. La ville est tranquille. Notre collège est en session comme d'habitude.

GATES."

Une commission de médecins examinera Schrank.

Milwaukee, 12 novembre—John Schrank s'est avoué coupable aujourd'hui d'avoir tenté d'assassiner le Président Roosevelt et dans sa défense il a essayé d'établir une distinction entre une agression sur Roosevelt comme une "menace" et une attaque sur Roosevelt comme citoyen.

Le juge Backus a annoncé en lisant une pétition de l'avocat de District Zabel qu'il nommerait une commission qui serait chargée d'examiner l'état mental de Schrank.

Le juge après que l'avocat de district eût donné lecture de la plainte portée contre Schrank demanda au prisonnier s'il se reconnaissait coupable.

Schrank très troublé déclara qu'il l'était, ajoutant qu'il n'avait pas eu l'intention de tuer un citoyen, qu'il avait tiré sur Théodore Roosevelt parce qu'il était une menace au pays. Il ne devrait pas y avoir de troisième terme et il ne voulait pas que Roosevelt l'eût.

Il tira sur lui pour le tuer parce qu'il est d'avis que tous les hommes qui veulent se perpétuer dans leurs fonctions deviennent dangereux et devraient être tués. Il ne l'a pas fait parce qu'il appartenait au parti pro- [illegible] Devant le [illegible] il fut déclaré était fou, [illegible] serait injuste de le condamner pour un crime dont il s'avouait coupable, s'il était privé de sa raison.

Le juge Backus a annoncé qu'ayant obtenu le consentement des médecins, il nommerait une commission composée des Drs. F. C. Studely, surintendant d'un sanitarium; William F. Becker, ancien chef de l'Hôpital Northern pour les aliénés, à Winnebago, Wis.; D. W. Harrington, spécialiste des nerfs, et Richard Dewey, de Milwaukee, qui représenterait Scrank à l'audience et prononcerait s'il était sain d'esprit ou non.

Bandits en prison.

Washington, 12 novembre—Des rebelles mexicains, appartenant à la bande qui a récemment capturé et gardé en otage plusieurs américains, ont été mis sous bonne garde au Nouveau Mexique en attendant des ordres, d'après un rapport reçu mardi au département de la guerre du colonel E. Z. Steever, en charge de l'armée sur la frontière.

Le major Prudencio Miranda, qui a été mené à Hermanas, Nouveau Mexique, serait, paraît-il, un de ceux qui ont arrêté Arthur McCormick, un éleveur de bestiaux, et l'ont forcé à payer $1200 pour avoir sa liberté.

Graciano Alicano, l'autre prisonnier, a été identifié par Roy Richardson, qui s'évada après trois jours de détention, comme un de ses agresseurs, Alicano est prisonnier à Alomo Hueco, N.M.

Etudiants en révolte.

Jackson, Miss., 12 novembre—D'après les informations reçues de Starkville aujourd'hui, l'insurrection au Collège A. & M. est bien plus sérieuse que les autorités du collège ne l'ont admis dans leurs rapports officiels.

Moins de quatre cents des mille étudiants du collège étaient sur le camps ce matin, et le chaos et le désordre étaient si grand qu'il a été impossible de reprendre les récitations ou aucun autre genre d'étude.

Convention d'une association médicale.

Jacksonville, Fla, 12 novembre—Le Dr Isidore Dyer, de la Nouvelle-Orléans, a été un des orateurs à la session d'ouverture ici mardi de la convention annuelle de la Southern Medical Association.

Le Dr Dyer a répondu aux discours de bienvenue.